tout aussi bien se sauver ici qu'en Canada ; nous avons toutes facilités pour faire notre religion ; nous avons des offices réguliers dimanches et fêtes, des prêtres qui, pour n'être point nés en Canada, n'en sont pas moins canadiens par le cœur, les affections, les sentiments, les allures, etc. Nous avons de plus des institutions religieuses pour faire instruire chrétiennement nos enfants ; que pourrait-on exiger de plus ?

— Comprenez, mes amis, que si j'ai parlé comme je l'ai fait, ce n'est pas que je conserve quelque sentiment d'aigreur contre quelques uns d'entre vous. Oh ! si je pouvais vous ouvrir mon cœur, vous verriez comme je vous aime, quels sentiments d'attache j'ai pour vous ! Vous dirai-je que j'aime tous les hommes, comme doit le faire le prêtre, les bons pour les encourager à devenir encore meilleurs, les méchants aussi dans l'espoir de les amener à devenir de véritables enfants de Dieu. Mais en aimant tous les hommes, j'aime plus particulièrement mes compatriotes ; nous sommes des membres de la même famille, il est bien naturel alors qu'on se chérisse davantage.

Oh ! si vous saviez comme en voyageant, je me suis souvent senti fier d'appartenir à la belle et noble famille canadienne, lorsque je l'entendais vanter pour ses vertus religieuses.

A Suez, sur la mer Rouge, je vais à confesse à un saint religieux français.

— Vous êtes du Canada, me dit-il ?

— Oui, mon Père.

— Oh ! heureux êtes-vous, d'appartenir à un peuple qui respire la religion par tous les pores, qui conserve encore intact le dépôt de la foi, comme dit St-Paul, lorsque tant d'autres, notamment vos frères de France, ont en partie perdu ce précieux dépôt, errent à l'aventure dans les sentiers de la perdition !

Quoi ! me di--je alors, cette excellente opinion qu'on a de nous serait déjà parvenue jusqu'ici ? Et comme je me sentais lié à travailler à conserver cette bonne réputation, car *noblesse*